**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 7 (1869)
**Heft:** 48

**Artikel:** Grandson : [suite]
**Autor:** Wulliémoz, C.
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-180539

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 10.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

Septième année. N° 48. Samedi 27 Novembre 1869.

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

**Paraissant tous les Samedis.**

**PRIX DE L'ABONNEMENT :**
Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

**Lausanne, le 27 novembre 1869.**

La lettre suivante, qui nous a été adressée, est d'un goût si exquis, que nous nous empressons de la publier textuellement :

« Lausanne, le 25 novembre 1869.

« Monsieur,

» J'ai eu la bonne chance de devenir acquéreur du siflet qui joue un role si curieux dans l'intéressante expériance de magnétisme que vous raccontez à vos lecteurs avec cette impartialité bienveillante à laquelle vous nous avez habitué !

» Et comme je serais tenté de me servir de ce siflet si heureusement retrouvé pour apprécier certains articles du *Conteur vaudois*, je préfère beaucoup ne pas les lire ! Et vous prie en conséquence de donner des ordres pour que dès aujourd'hui ce journal ne me soit plus envoyé.

» Recevez Monsieur mes salutations.

A^en^ DE CONSTANT. »

Lorsque nous avons écrit l'article qui nous a valu cette aimable épître, nous ignorions complétement dans quel local avait eu lieu la séance de magnétisme dont la lettre adressée à l'*Indépendant* rendait compte. C'est plus tard seulement que nous avons appris qu'elle avait été donnée dans les salons hospitaliers de Villamont. Il n'était question, du reste, que de magnétisme et non de personnes. En critiquant cette nouvelle science, nous n'avons jamais eu l'intention de blesser qui que ce soit.

Le petit dépit et la mauvaise humeur que laisse entrevoir la lettre de M. de Constant, nous paraissent cependant très naturels ; nous comprenons qu'il est dur de voir tant de gens douter des géraniums qui « fleurissent et meurent » sous l'influence du fluide.

Le compte-rendu de la séance de Villamont disait : « Pour apprécier une des séances de la société il faut avoir de l'instruction. » De la lettre que nous venons de recevoir, nous tirons cette autre conclusion : On peut avoir de l'instruction et même être magnétiseur sans avoir de l'esprit.

Puisque M. de Constant est devenu propriétaire du fameux sifflet dont nous avons parlé, il pourrait faire une œuvre de vrai patriotisme et de désintéressement en l'offrant au Musée cantonal. Dans ce cas, il serait nécessaire que cet objet fût accompagné d'une notice historique, afin que les générations futures qui visiteront nos collections d'antiquités puissent discerner clairement si c'est le sifflet qui a été magnétisé ou le magnétisme qui a été sifflé.

Cela dit, nous exécutons ponctuellement les ordres de M. de Constant, en retranchant son nom de la liste de nos abonnés.

Puisse le *Conteur* ne pas se ressentir trop cruellement du coup qui vient de le frapper.

L. M.

**Grandson.**

II

C'est en face de Giez, sur un plateau dominant le Grandsonnet que Charles établit son camp retranché dont on voit encore les vestiges dans un vaste bassin de terre excavé, d'environ 300 pieds de diamètre et de forme elliptique, où il installa ses cuisines et ses chariots, disent les uns, et dont la terre lui servit à élever ses remparts, disent les autres. Le mamelon voisin couronné d'un bouquet de chênes et de sapins et qui porte encore à présent dans les plans cadastraux le nom de duc de Bourgogne, vit s'élever son magnifique pavillon, et par sa nudité actuelle semble avertir le passant du néant des grandeurs humaines.

Non loin de là se trouvaient aussi jadis les pierres du Mauconseil, auprès desquelles il vit venir à lui les 400 Suisses de Grandson amenés par la trahison de Luc de Reischach. « Par St-Georges, » s'écria Charles avec un étonnement sincère ou simulé, « quelles gens sont ceci ? » C'est probablement à ces vieux arbres penchés sur ce petit cours d'eau ou à leurs devanciers, qu'il fit pendre ces braves à la requête des Vaudois exaspérés.

C'est entre Onnens et Concise que le duc rangea son armée en bataille et c'est, dit-on, derrière Corcelles, près d'un groupe de trois poiriers jumeaux abattus récemment, qu'il vit les Suisses déboucher des forêts, se former en carrés et faire leur prière de combat. C'est de la Sagne d'Onnens à Bonvillars qu'eurent lieu les charges furieuses de ses magnifiques gens d'armes dont le grand tilleul du dernier de ces villages recouvre, dit-on, l'ossuaire ; c'est entre Bonvillars et St-Maurice qu'il entendit mugir le taureau d'Uri et la vache d'Unterwald, qui descendaient du Serrolliet par Romairon, où un engagement eut lieu selon toute apparence sur un pâturage coupé de genévriers, qui porte encore le nom

de Champ de bataille, et que, la grande bannière de Bourgogne à la main, il se rua pour la dernière fois sur les carrés de l'ennemi.

Tout enfin, de Vaumarcus à la tour ruinée de Montagny-le-Corboz, où s'arrêta la colère des Suisses et où le porte-drapeau de St-Gall tomba mort de fatigue, tout vous parle de cet homme historique fuyant de ces lieux si riants aujourd'hui, les dents serrées par la colère, ne comprenant rien à sa défaite, voyant pour la première fois son étoile pâlir, emporté par la débâcle avec cinq cavaliers, comme Napoléon des collines de Waterloo, et jurant par St-Georges de laisser pousser sa barbe jusqu'au moment où il serait vengé.

Or, pour autant du moins que la comparaison d'à peu près tous les écrivains qui ont traité ce sujet depuis Schilling à Panigarola et l'examen consciencieux du terrain peuvent nous en donner l'idée, voici comment se passa ce grand événement du 15e siècle dont les principales conséquences ont été pour la France un pas de géant vers la centralisation et une rivalité trois fois séculaire avec la maison d'Autriche; pour la Suisse la destruction de la barrière amie qui la séparait de la monarchie française et le partage en trois lambeaux de cette patrie de Vaud dont l'existence devait si douloureusement, après trois siècles d'esclavage, se souder aux destinées de la Confédération. On l'a dit: Le vaillant prince de Bourgogne perdit la confiance à Grandson, son armée à Morat et la vie à Nancy. Le premier acte de ce drame sanglant devait nécessairement amener les deux autres, et s'il fut le moins désastreux pour le duc, il est loin d'être le moins intéressant pour l'histoire.

Depuis les pages magistrales que M. Frédéric de Gingins-la-Sarraz a consacrées à ce sujet, les véritables causes qui précipitèrent les Confédérés dans une guerre acharnée contre la Bourgogne et la Savoie, sont aujourd'hui parfaitement établies; on en connaît l'ignoble iniquité, ce qui nous dispense d'y revenir. La patrie de Vaud, épouvantablement ravagée par les deux razzias des Suisses en 1475, venait d'être reconquise en quinze jours par ses légitimes seigneurs et les cavaliers de Jaques, baron de Vaud, chevauchaient à leur tour sur les rives de la Sarine en brûlant tout sur leur passage. Les Confédérés s'étaient repliés sur Grandson, Fribourg et Morat; ils tenaient en outre le passage des Verrières où Charles avait inutilement essayé de pénétrer et se massaient sur Neuchâtel. La campagne avait commencé par un guet-à-pens sur la garnison d'Yverdon régalée et surprise au milieu de la nuit, la trahison de Grandson, la formidable pendaison de Giez en représailles des massacres d'Estavayer, d'Orbe, des Clées, de Jougne et de la Sarraz et des horreurs de toute espèce que les bandes suisses avaient commises l'année dernière ; tout annonçait une haine à mort entre les deux partis en présence et qu'une guerre d'extermination allait commencer.

Depuis les désastreuses incursions des Hongrois et des Sarrasins, jamais la terre de Vaud n'avait essuyé des malheurs comparables à ceux qui la frappèrent l'an 1475, et si le duc, qui s'était mis à regret en campagne contre les paysans suisses, qu'il savait soudoyés par Louis XI, avait pu concevoir des doutes sur la nécessité de son expédition, les scènes de désolation qu'il rencontra sur son chemin de Pontarlier jusqu'à Grandson étaient bien de nature à tranquilliser sa conscience en le remplissant de fureur. A la lettre tout était ruine et deuil. Les châteaux étaient démantelés, les villes ruinées et presque vides, les habitants épouvantés s'étaient réfugiés dans les cavernes et les forêts, où ils mouraient de faim et de froid par centaines, et où pendant quatre ans, disent les chroniqueurs, la terreur les retint blottis. Les bestiaux avaient été enlevés, les villages brûlés, les champs étaient demeurés en friche presque partout, la misère et l'effroi régnaient d'un bout à l'autre de cet infortuné pays abandonné par son seigneur et par l'élite de sa noblesse au service étranger.

La division du pays en évêché, baronnie et seigneureries indépendantes que les Bernois et les Fribourgeois eurent soin de n'attaquer que successivement et toujours dix contre un, la faiblesse des garnisons éparpillées sur un trop grand espace et dans des villes frontières pleines d'Allemands (Morat par exemple), l'imprévu de cette attaque et la trahison des alliés expliquent jusqu'à un certain point la facilité avec laquelle les hordes confédérées avaient pu promener du lac de Neuchâtel au lac Léman, le pillage, le meurtre et l'incendie sans essuyer d'échec nulle part.

A Yverdon, brûlé de fond en comble, il n'était resté que quelques femmes et un seul homme parmi ses murs croûlants et calcinés. Des 1600 âmes que possédait naguère Estavayer et sa garnison il s'était sauvé par eau *douze personnes* que les habitants de Grandson avaient accueillies avec des larmes, et c'est dès lors, dit un historien, que les bourgeois de Grandson ont si longtemps appelé ceux d'Estavayer leurs enfants. Pour éviter le même sort Genève avait dû payer aux envahisseurs le douzième de la valeur de ses immeubles et 700 têtes de bétail avaient été enlevées du district de Grandson seulement. Ce fut avec des cris de joie que les populations vaudoises accueillirent le duc. On les voyait sortir des bois hâves et déguenillées pour saluer la magnifique armée qu'il amenait à leur secours et dont les armures brillantes, les superbes chevaux, les drapeaux de soie et l'innombrable artillerie les frappait d'étonnement. Affamés pendant un long hiver ils regardaient d'un œil d'envie ces longues files de chariots qui renfermaient des vivres de toute espèce jusqu'à des harengs, des amandes, des figues et des raisins secs, et leurs mains décharnées se tendaient bien souvent sans doute vers celles des soldats pour en obtenir quelques secours. On comprend avec quelle fureur les Bourguignons, les Franc-Comtois et surtout les chevaliers vaudois qui servaient sous les drapeaux de Bourgogne attendaient le moment de prendre leur revanche, et ce ne fut pas leur faute à eux si la fortune ne leur accorda pas cette juste satisfaction. *(A suivre).*